

COUJASE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRÈS.—GAIÉTÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je visis où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année au vol. se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption pour l'étranger. Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestrièrement à l'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Tous s communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant recommandation de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se continue au même prix.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. PHILÈS.—On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres entendent en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux abonnés, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La note est permise lecture à 4 s.

LES PROCHÈRES.

Par M. M. Frédéric Soulié et Timothée D'azay.

Draine en Cinq Actes.

SCÈNE VI.

Georges, le vicomte, un agent.

Georges, à l'agent qui entre avec lui par la porte du fau.—C'est moi-même qui me demande ?

Le vicomte, sur le devant de la scène.—C'est moi, monsieur ! (À l'agent.) Qu'il nous laisse !

L'agent sort. Le vicomte remonte la scène pour s'assurer qu'il est seul avec Georges.

Georges, à part en descendant.—Lui ! dont le père a condamné tant de mes frères ! Lui qui m'a ravi l'amour de Louise !... Ah ! ne lui tendrais-je pas quelques-unes des larmes que j'ai souffertes !

Le vicomte, retenu et se posant devant Georges.—Ah ! comment vous, monsieur ?

Georges, avec un froid dédain.—Hier, monsieur, au moment où l'on m'a arrêté, il y avait trois hommes devant moi... l'un qui reculait me sauver ; c'était son frère ; le second, un jeune enfant qui regardait faire. Le premier, un noble enfant ! c'était son frère ; le second, un jeune homme royaliste ; c'était le marquis de Melloué ; le troisième, celui qui m'avait ni le courage de la gêner, ni le courage de la persécuter ; c'était le vicomte d'Avarene, c'était vous !... Vous voyez, monsieur, que je vous connais.

Le vicomte, avec calme.— Je vois, monsieur, que vous savez mon nom.

Georges, avec éblouissement.—Et vous pouvez voir que je sais la valeur de celui qui le porte.

Le vicomte, avec un ton de banquette dédaigneuse.—Pardieu, monsieur, nous avons à nous dire autre chose que des injures sans portée... Vous prétendez me connaître, soit !... quant à moi, j'ignore tout de vous, jusqu'à votre nom.

Georges.—Ah ! Mme la vicomtesse d'Avarene le vicomte d'Avarene, c'était vous !... Vous voyez, monsieur, que je vous connais.

Le vicomte.—Je ne le lui ai pas demandé, monsieur.

Georges, souriant.—C'est beaucoup de discrétion, monsieur !

Le vicomte.—Vous jugerez mieux jusqu'où je porte cette qualité quand vous saurez que c'est de la part de Mme d'Avarene que je viens près de vous.

Georges, avec une colère concentrée.—Ah ! Mme d'Avarene vous a chargé, vous, d'un message pour moi ?

Le vicomte.—Mme d'Avarene qui a bien voulu s'intéresser à votre sort.

Georges, de même.—Ah ! elle a bien voulu s'intéresser à mon sort !

Le vicomte.—Elle a fait plus ; elle m'a prié, supplié, d'accorder la vie et la liberté au prisonnier.

Georges, avec amertume.—Du prisonnier ?

Le vicomte.—Et cette liberté, je viens la lui offrir, monsieur.

Georges, avec dérision.—Vous !... à moi !

Le vicomte.—Oui, monsieur ! Et je viens aussi

vous demander à vous... vous l'avez-elle de moi ?

Georges, de même.—De vous !... avec le plus grand plaisir.

Le vicomte, avec empressement.—Ah ! monsieur ! cette liberté !

Georges, froidement.—Qu'y a-t-il, monsieur ?

Silence.

Le vicomte, à part.—Oh ! je le ferai passer.

Georges, à part.—Oh ! je l'ai compris enfin.

Et je puis me venger moi-même.

Le vicomte, retenu en son lieu de politesse dédaigneuse.—En vérité, monsieur, je suis trop heureux que vous vouliez bien recevoir ce service.

Georges, affectant un ton de légèreté.—Pour lequel je dois à Mme d'Avarene une reconnaissance sans cesse elle seule peut vous rendre la parole.

Le vicomte.—Et dont elle vous dispense, monsieur... car en votre faveur, Louise n'a eue que la voix de la pitié.

Georges.—En son vivant, Louise, puisque vous l'avez si bien apprécié, Louise a pu être aussi étonnée de la raie de ses souvenirs !

Le vicomte, après un moment de colère qu'il contient.—Il est vrai que le parti auquel vous appartenez a pu lui en laisser de cruels.

Georges.—Oh ! les soutiens politiques ont peu d'empire sur les femmes, et leur cœur préfère en outre de plus doux.

Le vicomte, gravement.—Et vous croyez avoir droit à des souvenirs pareils ?

Georges, avec légèreté ironique.—Que voulez-vous, monsieur ! le vicomte ! Nous étions de rudes soldats, nous, très-mal appris des belles manières des gentils hommes de la grande robe... mais comme vous n'étiez pas entre eux !

Le vicomte, avec une fureur froide.—Il suffit, monsieur, je sais de vous tout ce que j'en voulais savoir.

Georges, avec un ton railleur.—Sans doute ! car en vérité je ne veux pas vous en dire davantage.

Le vicomte.—Et j'en ai pas besoin de plus pour savoir qui vous êtes.

Georges, étonné.—Qui je suis !

Le vicomte, avec une colère froide.—Oui, monsieur, qui vous êtes !... car maintenant je comprends ce que valent les paroles d'un homme comme vous, et je vous dis que vous en avez menti.

Georges, s'emportant.—Menti ! (Reprenant de suite son ton railleur.) Mais... je m'emporte... j'ai tout dit... je comprends, monsieur, qu'il vous conviendrait de me dire les raisons de mes paroles ; c'est plus commode, et surtout moins dangereux !

Le vicomte, avec une colère toujours retenue.—Mais je vous ai dit, monsieur, que vous en avez menti.

Georges.—Vous m'avez dit aussi tout à l'heure que nous n'étions pas ici pour nous dire des injures sans portée.

Le vicomte, avec mépris.—C'est que je ne croyais pas toutes les lâchetés.

Georges, l'interrompant.—Il en est une dont un prisonnier ne saurait se défendre ; il en est une aussi dont je puis me justifier, et que je ne veux pas laisser peser sur moi... c'est la lâcheté du mensonge.

Le vicomte, avec emportement.—Vous recommandez, monsieur ?

Georges.—Non, je finis... En attendant mes armes au moment où l'on m'a arrêté, vos agents se sont trouvés dispensés de me fuir... j'ai donc pu jusqu'à ce moment conserver ce portrait.

Il montre au vicomte un médaillon.

Le vicomte, avec une curiosité inquiète.—Ce portrait ?

Georges, souriant.—Oh ! c'est bien celui de Louise ; regardez !

Le vicomte, se retournant encore.—Celui de Louise !

Georges, avec effusion.—Dans ce temps-là elle était plus belle qu'aujourd'hui.

Le vicomte, avec colère.—Miserable !

Georges, avec railleur.—Le bonheur de vous appaître ne lui avait pas encore coûté toutes les larmes qui ont altéré sa beauté.

Le vicomte, avec fureur.—Infâme !

Georges, avec colère.—Mais elle est encore vivante.

Le vicomte, hors de lui.—Lâche ! lâche ! lâche !

Georges, avec étonnement.—Allons donc ! monsieur, un peu de colère... que je vous sente souffrir !

Il s'éloigne du vicomte.

Le vicomte, rasé.—Oh ! tu mourras maintenant !

Georges.—Oui, je sais que vos bourreaux m'attendront à Grenoble.

Le vicomte, avec fureur, et allant à Georges.— Oh ! pas à Grenoble !... ici, ici !... tout à l'heure... Qui que tu sois, prosteris ou non, tu m'appartiens, tu es à moi, et tu ne m'échapperas pas !

Georges, avec dignité.—Ah ! merci ! monsieur le vicomte ; je vous demande pardon de vous avoir insulté... vous étiez digne de vous le dire avec moi, j'espère !

Le vicomte.—Dans deux heures le jour sera levé.

Georges.—Dans deux heures, il n'y aura plus de jour pour l'un de nous deux.

Ils vont pour sortir par la porte du fond. Louise accourt par la porte de gauche.

SCÈNE VII.

Georges, Louise, le vicomte.

Louise, accourant, et au vicomte.—Ah ! monsieur... N'avez-vous de retour... mon frère le suit avec des soldats, et le prisonnier n'est pas rendu à la liberté !

Le vicomte, avec colère.—Ah ! croyez, madame, que j'ai hâte autant que vous de lui donner cette liberté.

Louise, à part.—Quelle colère !

Georges, avec empressement.—Et moi, de la recevoir !

Louise, éparpillant à Georges.—Et pourquoi faire, mon Dieu ?

Georges, à Louise, avec colère.—Pour savoir comment votre nouveau mari tient une épée, madame !

Il se dirige vers la porte.

Louise, interrogeant Arthur du regard.—Grand Dieu ?

Le vicomte, avec colère.—Pour savoir comment vous pleureriez votre amant !

Georges et Arthur sortent ensemble.